

LE

MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE.

MODES.



Où en sommes-nous de la mode et de ses caprices, par ce temps affreux, détestable, qui n'est ni l'hiver ni l'automne, qu'il faut maudire, car pas une femme élégante ne peut risquer dans les rues ses pieds délicats, au milieu de la bourbe épaisse et continuelle qui nous envahit? Point de promenades possibles, parlant point de toilette de ville, si

ce n'est en voiture pour les visites indispensables. Les toilettes de bal et de soirée sont donc à l'ordre du jour.

Il y a eu un grand bal aux Tuileries, et l'on y a remarqué les toilettes les plus somptueuses. La maison *Deliste*, qui renferme tout ce que l'art et l'industrie inventent de plus merveilleux, avait fourni pour cette fête beaucoup de robes d'une richesse inouïe. Les unes en étoffe de soie, ornées de splendides volants, avec médaillons et bouquets

aux couleurs vives et chatoyantes; d'autres, toute couvertes de gracieuses guirlandes enlacées, ou de dessins, capricieusement jetés sous l'impulsion de la fantaisie et qui produisaient un effet délicieux.

Il y avait aussi quelques gazes lamées.

Les robes en étoffes diaphanes, sont toujours excessivement vaporeuses. Celles en tulle ont souvent jusqu'à six jupes que nous devrions plutôt, dans ce cas, nommer volants; parfois ces jupes sont simplement ourlées, et, au-dessus de l'ourlet, on pose de petits rouleaux de satin; d'autres fois il y a, dans l'ourlet même, un large ruban de satin et point de rouleaux au-dessus.

Comme variété, on peut aussi border les jupes avec des ruches de tulle uni encadrées de petite blonde; cela est fort joli.

Si on le préfère, les jupes se découperont du bas à larges dents, et ces dents seront entourées de ruches en ruban n^o 3 ou 4, mais doubles et bien fournies. Pour cela, on met deux ruches simples l'une dans l'autre. C'est le moyen de les avoir plus rondes qu'en en faisant une seule à doubles plis.

On fait encore des jupes entièrement bouillonnées.*

Quelques doubles jupes se bordent aussi d'une chaîne de fleurs, ou de branches de corail, placées alors de distance en distance.

Nous en avons vu au bord desquelles se trouvaient des petits galons d'or ou d'argent, qui surmontaient des feuillages de fantaisie de différentes couleurs: bleu de ciel, rose, vert. Madame de *Laere* a créé des choses ravissantes pour garnitures de robes.

Les coiffures sont en harmonie avec le reste.

Sur beaucoup de robes en taffetas à doubles jupes on pose des volants en tulle.

On met, sur celles de moire antique, de charmantes garnitures en plumes ou en marabouts.

Voici la description de quelques jolies toilettes faites par madame *Céleste Ladraque*, dont la réputation est depuis longtemps bien établie en France et à l'étranger, et chez laquelle nous avons eu le bonheur de prendre souvent nos plus gracieux modèles. Parmi nos couturières en renom, madame *Céleste Ladraque* se place en première ligne.

Une robe de moire antique rose était garnie de quatre volants en dentelle noire. Le dernier montait jusqu'à la taille. Berthe semblable; dentelle noire aux manches.

Une robe de taffetas bleu de ciel garnie de volants en tulle bleu bordés de petites ruches *neige*.

Corsage drapé, manches bouffantes.

Une robe de satin blanc recouverte d'une jupe de tulle bouillonnée avec semé de fleurettes.

Manches de tulle bouillonné.

Fleurs au corsage, semblables à celles de la jupe.

Berthe de tulle en harmonie avec la jupe.

J'ai parlé plus haut de volants en dentelle noire sur une robe de couleur. Cela est de nouveau très en vogue cet hiver, et, à ce propos, je vous rappelle les belles dentelles de M. *Ferguson* aîné. On sait que c'est le seul fabricant auquel nous devons la vraie dentelle de Cambrai. Grâce à lui, toutes les femmes, même de fortune modeste, peuvent porter cet ornement délicieux qui sied si admirablement et double l'élégance d'une toilette sous quelque forme qu'il se présente; soit comme garniture de robe, soit comme mantelet, pointe de châle ou voilette. M. *Ferguson* a de tout cela l'assortiment le plus riche, le plus varié, le plus complet. Ses dessins, parfaitement imités de ceux de Chantilly, sont d'une somptuosité sans pareille. Enfin les femmes riches, qui ne voulaient autrefois nulle autre chose que la dentelle de Chantilly, n'hésitent point aujourd'hui à porter la dentelle de Cambrai, dont l'avantage est de coûter six à dix fois moins que l'autre, en produisant de même un très grand effet.

Il y a encore un autre genre de dentelle que M. *Ferguson* a mis à la mode, et dont on fait des mantelets de soirée et des garnitures de confections; c'est la dentelle *lama*. Je vous en ai parlé déjà comme d'un ornement joli, solide, et d'un prix très modéré. Je vous recommande de nouveau cette innovation, qui est réellement très élégante.

Les toilettes du soir sont d'une extrême élégance. On choisit pour cela les plus belles étoffes soit à rayures, soit à rames brochés ou volants Pompadour; ou bien encore la moire antique en nuances claires, telles que: rose, bleu de ciel, vert pomme, gris-perle. La couleur jonquille est aussi très en faveur.

Quand les jupes ne se font point à volants, on les garnit, en tablier ou sur les côtés, avec de riches dentelles et des nœuds de ruban.

On mêle parfois à ces ornements des perles ou du jais blanc, selon la nuance de la robe.

Sur les robes de taffetas uni on met des volants, ou bien elles se font à double jupe.

Toutes les robes de grande toilette doivent être décolletées. En demi-toilette, on conserve les corsages montants avec basques.

Pour les coiffures de soirée, on peut maintenant consulter madame de *Laere*, dont le goût parfait invente de si gracieuses choses! J'ai admiré chez elle, hier, des modèles de la plus ravissante distinction.

Les uns se composent de fleurs et de blonde. D'autres figurent une espèce de cache-peigne en plumes, avec torsade de velours et dentelle d'or. Puis viennent des résilles d'or, de velours, de chenille; des étoiles de blonde, posées sur une espèce de petit fond en tulle noir et auxquelles s'ajoutent des coques de velours avec pans flottants ou des fleurs. Tout cela charme les yeux et séduit aussitôt.

La forme des confections est bien arrêtée, il ne se fait maintenant rien de neuf. Les deux modèles dominants sont le *manteau-châle*, que nous avons tant admiré dans la maison *Delisle*, et la *casaque* ajustée à longue jupe. Il faut y ajouter le *talma* à grandes manches, puis le *paletot* garni de fourrure, qui n'a pas perdu sa vogue, surtout lorsqu'il est orné d'une riche bande de martre.

L'hermine s'emploie toujours pour les sorties de bals en velours. On en fait aussi de ravissantes en cachemire ou en satin pour jeunes personnes, et on les garnit de cygne.

Mademoiselle *Anna Loth*, dont le magasin recèle ce qui se crée de plus charmant en objets de lingerie, nous a montré de délicieux modèles de fichus de fantaisie. C'est un mélange de bouillonnés, de dentelle, de ruban, qu'on ne saurait décrire positivement. Quelques-uns sont à pans très longs, d'autres s'arrêtent sous le bras. Puis mademoiselle *Anna Loth* fait aussi des berthes de fantaisie, pour

mettre sur les robes du soir ou de bal. Quelques-unes sont drapées et ornées de bouclettes en ruban. Il y en a avec des bouillonnés de tulle; ou bien ce sera un très large ruban n° 22, entouré d'une haute blonde blanche que surmonte une petite dentelle noire. Devant et derrière il y a un nœud. Tout cela est d'une exquise coquetterie, comme tout ce qui sort de chez mademoiselle *Anna Loth*.

Que dirons-nous des chapeaux?

Madame *Alphonsine* invente journellement les modèles les plus ravissants, et toutes nos élégantes se donnent rendez-vous dans ses salons. Voici ce que j'ai remarqué le plus dans la dernière visite que je lui ai faite.

Un chapeau en velours royal blanc. Une fanchon de blonde voile le fond. Le bavolet, très haut, est aussi recouvert de blonde. De chaque côté de la forme, et avançant sur la passe, un bouquet de têtes de plumes. Dans l'intérieur, tour de blonde, puis une rose avec deux têtes de plumes d'un côté.

Un autre modèle était en velours épinglé rose moucheté. Une belle blonde se renversait au bord de la passe et allait tourner sur le bavolet. D'un côté de la forme il y avait quatre têtes de plumes panachées blanches et roses. De l'autre, une espèce de nœud en velours épinglé était placé presque sur l'oreille. Ce chapeau, d'une élégante simplicité, avait une grâce indescriptible.

Un troisième modèle était moitié velours groseille plain et moitié velours épinglé blanc. C'est le fond qui était blanc et de forme fuyante. Bavolet très haut bordé de velours groseille, que surmontait une large blonde. Point de plumes. De chaque côté des touffes de blonde noires, auxquelles se mêlent des bouclettes de velours à bouts flottants. Sur le fond traverses en velours, sous la passe boules de mûres sans feuillage, de couleur groseille.

Ce chapeau a un cachet particulier d'originalité et de grâce. C'est un des modèles préférés.

Pour le soir, j'ai vu quelques chapeaux en crêpe blanc, rose, bleu de ciel, ornés de marabouts. Puis de charmantes capotes à fond chiffonné, moitié taffetas, moitié velours, pour demi-toilette.

À côté de cela, des coiffures de soirée de la plus somptueuse élégance, composées de fleurs, de velours, de dentelle d'or, auxquelles se mêlent de grosses perles qui retombent en grappes sur le cou, comme on en voit aux belles odalisques. Madame *Alphonsine* fait de la poésie dans ses modes. On dirait qu'elle a puisé ses inspirations dans les somptueux harems de l'Orient, où tout est mis en œuvre pour embellir les femmes. On ne leur demande point autre chose que ceci: *plaire au maître*. Elles ne savent absolument rien que se parer. Aussi tout ce qu'elles portent est-il d'une extrême richesse.

Et maintenant, mesdames, je rappelle à celles de vous qui sont éloignées de la capitale, la maison de commission *Lassalle et comp.* Vous savez que, sur la plus simple demande, M. *Lassalle* expédie, en objets de toilette, étoffes, bijoux, diamants, cachemires, dentelles, tout ce que l'on peut souhaiter. Il en est de même des objets d'art, meubles, pendules, etc.

La grande spécialité de la maison *Lassalle*, c'est la commission en toute espèce d'articles, constituant le luxe, le confort, la véritable élégance. Elle se charge de fournir des trousseaux complets, des corbeilles de mariage, des ameublements entiers. Elle envoie à choisir, sans obligation d'achat, les objets les plus nouveaux et les plus recherchés; elle facilite le choix de tous ces articles par un grand nombre de modèles réunis dans ses fabriques spéciales. Enfin, rien n'est plus commode que de s'adresser à elle quand on ne peut faire soi-même ses achats; et cette maison est aujourd'hui si connue, que je crois qu'une lettre adressée à MM. *Lassalle et comp.*, en Europe, lui parviendrait sans retard.

Madame Juliette LORMEAU.

TOILETTE PARÉE. — Coiffure impératrice. Cheveux en bandeaux relevés, roulés en arrière. Nœud de cheveux très bas sur la nuque. Couronne en feuillage de velours pourpre, avec grappes de fruits d'or. Le fond de cette coiffure enferme, en guise de *cache-peigne*, tous les cheveux de derrière. Deux branches plus légères s'en détachent pour remonter de chaque côté derrière les bandeaux.

Pardessus de bal en cachemire blanc, doublé de taffetas blanc et orné de velours épinglé cerise et de plissés en ruban cerise.

Ce pardessus est taillé en *talma* très ample dans le dos. La partie qui simule une manche est cousue derrière tout du long au pardessus. Ce vêtement a un très ample capuchon, doublé piqué. Une bande de velours cerise forme plastron devant, partant à rien de l'encolure, qui est bordée d'un plissé en ruban. Ce velours entoure tout le vêtement. Une bande pareille, qui vient se terminer en pointe devant, borde la manche. Un plissé garnit le haut de ce velours.

Robe en riche tissu de soie blanche, terminée au bas par une large disposition brochée en vert clair avec médaillons blancs. Le broché est de deux verts.

TOILETTE DE PROMENADE. — Chapeau-capote en velours noir et satin bleu, orné de petits velours noirs, de dentelles noires et de fleurs de velours bleu.

Le bandeau sur le front est en velours noir; le bord de la passe est en velours noir sur une largeur de 6 centimètres. Sous un côté, il y a de grandes feuilles en velours bleu, avec des grappes

de fruits en velours bleu : ce sont des mûres enfilées et tombant souples. Mentonnières de blonde aux joues seulement.

La tête est en satin bleu à coulisses; il n'y a pas de calotte. Ce qui forme le fond de la capote se compose de bouillons en satin retombant les uns sur les autres et enfermés dans des anneaux bouclettes en velours noir, dont les bouts retombent libres sur le bavolet, qui est en satin bleu, avec un bord en velours noir, garni d'une dentelle noire.

Basquine de ville en drap noir, ornée de galons et d'effilés de soie noire.

Cette basquine est montante et très ajustée, et garnie d'une berthe à bords ondulés, formant un peu le V devant et s'arrondissant derrière, bordée d'un galon et d'un effilé.

Manche droite du haut, garnie d'un volant ondulé, bordé comme la berthe, avec manche de dessous unie.

La basque, qui tient au corsage, a peu d'ampleur devant et tuyaute beaucoup derrière, est ondulée au bas et garnie comme la berthe et comme le volant de la manche. Une seconde grande basque unie, mais aussi fort ample, est rapportée sous la première basque.

Robe en taffetas, à double jupe, garnie de bandes en travers en velours et d'un effilé en chenille.

La première jupe descend fort longue sur la jupe de dessous; elle se termine par trois bandes de velours ayant progressivement 2, 4 et 6 centimètres, puis par un effilé chenille de 10 centimètres.

La jupe de dessous se termine par trois bandes ayant 6, 4 et 10 centimètres.

BLUETTES ET BOUTADES.

- .. Respectons les cheveux blancs, mais surtout les nôtres.
- .. L'esprit fait vivre un ouvrage; le génie l'empêche de mourir.
- .. Le bonheur de l'âme sensible s'accroît de ce qu'elle retranche au malheur d'autrui.
- .. Les personnes qui voient toujours le bonheur chez les autres sont à l'ordinaire celles qui ne le trouvent nulle part.
- .. Les biens qu'on espère toujours sont les seuls qui ne trompent jamais.
- .. L'adversité, qui nous rend indulgents pour les autres, les rend sévères envers nous.
- .. Si vite que parvienne aux rois de la terre la requête d'un grand, la prière d'un petit arrive plus vite au roi du ciel.
- .. L'expérience qui ne nous fait pas meilleurs nous rend plus coupables.
- .. Si petite que soit notre destinée, la bonté de Dieu s'y fait une large place.
- .. L'amour, pour les vieillards, est le soleil sur la neige; il les éblouit plus qu'il ne les réchauffe.
- .. Dans un entretien avec l'égoïste, tout sujet conduit à son moi, comme *tout chemin mène Rome*.
- .. La vie est le meilleur remède contre l'étonnement.
- .. L'avare n'est prodigue que de raisons pour économiser.

- .. Le doute naît de l'esprit, la foi est la fille de l'âme.
- .. A Paris, l'esprit court les rues; aussi est-il parfois crotté.
- .. Les athées ont de meilleures raisons de craindre Dieu que de croire en lui.
- .. Rien de tel pour conserver le corps que de n'avoir point de cœur.
- .. A l'auteur qui fait aimer ses livres je préfère celui qui s'y fait aimer.
- .. L'enfant, comme une branche flexible, devient pour ses parents, suivant l'éducation qu'il en reçoit, une couronne ou une verge.
- .. Le blâme ne nous fait pas pires, ni l'éloge meilleurs.
- .. La perversité du cœur bannit la foi, car si, pour les bons, croire, c'est espérer, pour les méchants, c'est craindre.
- .. Les bons magistrats vivent pour servir leur pays; les mauvais le servent pour vivre.
- .. On aime la vertu comme l'on hait le vice, sans qu'il y paraisse.
- .. Le souvenir d'une mère est l'écrin contenant les plus puz bijoux de la mémoire du vieillard.

J. PETIT-SENN.



LE CHARPENTIER DE SAARDAM.

NOUVELLE HISTORIQUE (1697)

(Suite. — Voyez page 129)



Dauvrieux

Est-ce toi l'audacieux qui s'est permis de porter la main sur le sceau de la république ?

CHAPITRE VII.

LE SOUFFLET.

Depuis ce jour, on voyait fréquemment des étrangers visiter la petite maison de Pierre, et on les entendait s'entretenir avec lui dans une langue que personne ne comprenait. Quel motif les attirait ? personne n'eût pu le dire. Mais on conjecturait généralement que leur venue avait pour objet la négociation relative à l'achat de la frégate qui se trouvait sur le chantier. En effet, l'un d'entre eux, après avoir eu une longue conférence avec le jeune charpentier, se rendit un matin chez maître Blondwyk, signa le marché et paya le navire en belles traites sur une des maisons de commerce les plus considérables d'Amsterdam. L'affaire étant conclue, l'inconnu retourna immédiatement chez Pierre, sans doute pour l'informer de ce qui venait de se passer. Celui-ci en parut au comble de la joie, et l'on

eût presque dit que cette belle frégate venait d'être achetée pour lui-même. Il serra, avec une véritable effusion de cœur, la main de l'étranger ; et, au moment où son hôte reprit le chemin d'Amsterdam, il voulut l'accompagner jusqu'à l'extrémité du chantier.

Or, au moment où Pierre venait de sortir avec l'étranger, le hasard fit que Wydeman vint à la cabane de son jeune camarade pour le voir. Comme la porte était entrebâillée, il entra tout droit dans la petite chambre, et à son grand étonnement il n'y trouva personne. Il conclut fort judicieusement que Pierre ne pouvait être allé bien loin et qu'il ne tarderait pas à rentrer, sans quoi il n'aurait pas manqué de fermer sa maisonnette à double tour. Il avait deviné juste. Car il s'était à peine écoulé quelques minutes, que le jeune charpentier rentra chez lui et trouva Wydeman assis à la table toute chargée de dessins, de lettres, de comptes, de notes de tout genre, parmi lesquels se trouvait précisément le contrat de la vente conclue

avec maître Blondwyk. Cette apparition fut pour Pierre un coup de foudre. Il s'arrêta un moment sur le seuil de la porte; les veines de son front se gonflèrent, et ses yeux semblaient darder des éclairs. Puis d'un seul bond il s'élança sur l'innocent Wydeman, le saisit d'une main de fer à la gorge, et le secouant avec une incroyable fureur :

— Brigand, s'écria-t-il, qui t'a permis de te glisser dans ma chambre et de fureter dans mes papiers ?

Nous l'avons déjà dit, Wydeman était d'un caractère singulièrement irascible et prompt à s'enflammer. Cependant au premier mouvement de Pierre il se borna à montrer une surprise extrême et à fixer sur son agresseur des yeux étonnés, qui semblaient lui demander l'explication de cette attaque dont il ne comprenait pas le motif. Mais, lorsqu'il entendit l'accusation que lui lança son jeune camarade, il devint pâle comme un linceul. Ses lèvres s'agitèrent, sans pouvoir trouver une parole. On le voyait, un orage grondait dans le cœur du vieux charpentier, qui toutefois ne fit aucun mouvement pour se dégager de l'étreinte du jeune homme, et qui continuait à le regarder avec une indicible stupéfaction. Au bout de quelques secondes seulement, il retrouva l'usage de la parole et dit d'une voix vibrante.

— Pierre Michaelow, j'étais venu dans ta maison pour te remercier de ta générosité. Je viens d'apprendre que tu as remis ton salaire à ma famille, pour laquelle tu as eu tant de bontés déjà. Maintenant nous sommes quittes l'un envers l'autre. En subissant l'accusation injuste que tu viens de produire contre mon honneur, je t'ai payé la dette de la reconnaissance, et je te conseille pour toi-même d'éviter désormais tout contact avec moi et avec les miens. Tu n'as pas encore appris à me connaître, sans quoi tu te serais conduit autrement à mon égard.

En disant ces mots, Wydeman, que Pierre venait de lâcher, se leva de l'escabeau où il était assis et sortit de la cabane, la tête haute comme un homme dont la conscience n'a rien à lui reprocher. A peine fut-il parti, que son jeune camarade se mit à repasser et à recompter ses papiers; il les trouva tous dans le meilleur ordre, et put se convaincre que personne n'y avait mis la main. Alors il se prit à réfléchir et se repentit amèrement de l'acte de violence qu'il avait commis; car, s'il était facile à se mettre en colère, il était loin d'être vindicatif. Du reste, il avait parfaitement reconnu à la réponse calme et ferme de Wydeman, que le brave homme était complètement innocent de l'indiscrétion qui lui avait été imputée. Aussi voulait-il réparer sa faute et aller demander pardon à son vieux compagnon de travail.

Il alla donc tout droit à la maison du charpentier.

— Ton mari est-il là ? demanda-t-il à la femme en entrant dans leur modeste demeure.

— Non, monsieur Pierre, répliqua Jeanne. Mais il ne doit pas tarder à rentrer, car il est seulement allé chez maître Blondwyk. Asseyez-vous un moment, si vous avez à lui parler.

En disant ces mots elle approcha un escabeau et le présenta au jeune étranger, espérant d'amener la conversation sur son pauvre Jacques. Mais Pierre la remercia; et, au lieu de prendre place sur le siège, s'avança vers une étagère qui était accrochée à l'une des parois de la chambre et sur laquelle étaient dis-

posés les outils de Wydeman. Toujours désireux de s'instruire, il les examina attentivement les uns après les autres. Mais ce qui fixa particulièrement son attention ce fut une de ces scies à la main qu'on appelle égohines. Il n'en avait jamais vu de semblable. Aussi voulut-il en essayer l'usage. Il prit donc une petite bûche qui se trouvait auprès du foyer et il se mit bravement à la scier. Comme il était entièrement absorbé par ce travail, il ne remarqua point que Wydeman venait de rentrer. Il ne s'en aperçut qu'en se sentant rudement appliquer sur la joue une main calleuse, et en entendant une voix vibrante de colère s'écrier :

— Brigand, qui t'a permis de te glisser dans ma maison et de fureter dans mes outils ?

On peut se figurer quel effet terrible cette agression inattendue produisit sur le jeune charpentier. Une rougeur subite lui couvrit le visage, et ses prunelles s'allumèrent comme des braises quand un coup de vent y souffle. Ses lèvres se mirent à vibrer, et sa main tremblante ressaisit l'égohine qu'il avait laissé échapper. Dans l'état de surexcitation où il était, il allait se livrer à une sanglante extrémité.

— Misérable ! s'écria-t-il enfin d'une voix sinistre. Comment ? tu as eu l'audace de mettre la main sur moi, sur moi qui...

Mais la fureur ne lui permit pas d'achever sa phrase commencée.

Les deux hommes exaspérés se trouvaient face à face et se mesuraient des yeux. Ils allaient évidemment en venir aux mains et engager une lutte qui eût peut-être fini par une déplorable effusion de sang. Mais, avant que Jeanne eût eu le temps de se jeter entre eux, Pierre était déjà parvenu à se maîtriser complètement; son visage s'était rassénéralisé, sa pose avait pris un caractère tout à fait pacifique, et il dit d'une voix calme et tranquille, en offrant la main à son adversaire :

— Camarade, c'est moi qui ai tort. Je t'ai offensé le premier. Ainsi pardonne-moi.

Wydeman était loin de s'attendre à un semblable langage. Cependant il n'en comprit ni la grandeur ni la noblesse, et il demeura insensible à la générosité de Pierre Michaelow. Sans y répondre autrement que par un regard de dédain, il se dirigea vers la porte de la chambre et sortit, laissant le jeune homme immobile de stupéfaction. Après le départ du doyen des charpentiers, le Russe devint tout pensif, s'accouda sur le bord de la fenêtre, et laissa tomber sa tête dans ses deux mains, comme pour mieux suivre le cours des réflexions qui se heurtaient dans son esprit. Pendant ce temps, la femme Wydeman, toute tremblante encore de la scène dont elle venait d'être témoin, s'était approchée de lui pour essayer de le calmer par quelques paroles amicales. Il ne parut pas d'abord vouloir l'écouter. Mais, au bout de trois ou quatre minutes, il se retourna et lui dit :

— Femme, tu ne comprends pas, tu ne saurais comprendre quelle chose inouïe vient d'arriver. Il y a peu de jours à peine j'atteignais ma vingt-cinquième année, et, jusqu'à présent, écoute bien ce que je te dis, pas une main n'a osé me frapper, comme, j'en fais le serment, aucune main ne se hasardera à me frapper à l'avenir, cet avenir fût-il de mille ans. Tu peux m'en croire, il s'en est fallu de bien peu que je ne fisse un malheur irréparable, et que le sang ne

exulât dans cette maison. Car rien ne m'empêchait de punir de la mort l'offense qui m'a été faite, de te rendre veuve, toi, et de rendre tes enfants orphelins. Ce qui m'a retenu, vois-tu, ce n'est ni la crainte de vos juges ni celle de vos États-Généraux ; c'est uniquement celle du Christ notre Sauveur, lui qui a subi l'insulte, la dérision, l'outrage et les mauvais traitements sans se plaindre. Aussi, femme, tu peux lui rendre grâce, à lui, qui, par son divin exemple, m'a donné la force de triompher de mon emportement et d'étouffer en moi le cri de la vengeance.

Jeanne, sans pouvoir proférer une parole, regardait fixement le jeune homme qui semblait transfiguré tant son attitude et son maintien étaient devenus importants.

— Aie bien soin, reprit-il d'un ton plus calme, de prévenir ton mari qu'il ne se vante à personne de la violence qu'il a exercée sur moi, non pas que je craigne qu'en divulguant cette offense il puisse me causer quelque honte. Il me suffit de la ferme conviction où je suis que j'ai remporté aujourd'hui sur moi-même la plus grande victoire de ma vie. Mais avertis-le pour sa propre sûreté ; car il pourrait se faire qu'en apprenant ce qui s'est passé, d'autres se crussent, malgré moi, obligés d'en tirer vengeance et de réclamer le sang de l'imprudent qui a osé me toucher. Voilà pourquoi je désire que ni toi ni ton mari ne souffriez sur ce fait.

Profondément émue de ce langage, Jeanne saisit la main du jeune charpentier et la baigna de ses larmes.

— Monsieur Pierre, vous avez toujours été si bon et si généreux pour nous ! lui dit-elle en sanglotant. Allez-vous maintenant nous en vouloir à cause d'un mouvement de colère de mon mari ?

— Non, certainement non, Dieu m'en garde, répartit Pierre. Loin de là, je ferai tout ce qui me sera possible pour vous prouver le contraire.

Sur quoi il prit congé de la femme Wydeman, et regagna tranquillement sa cabane.

Chemin faisant, il ne cessait de se répéter :

— Oh ! me voilà parfaitement convaincu qu'il n'a pas lu les papiers qui se trouvaient sur ma table ; car, s'il en avait pris connaissance, il se serait bien certainement gardé de lever la main sur moi.

CHAPITRE VIII.

LE VOYAGE D'ESSAI.

La frégate était terminée, et le jour était proche où elle allait être lancée à la mer. Déjà l'on avait commencé à dégager les longuerines et les poutres qui servaient à soutenir des deux côtés le formidable colosse. Le navire était posé sur un plan incliné, l'arrière un peu élevé, l'avant appuyé sur d'énormes rouleaux de bois et déjà penché vers l'eau, son élément naturel. La plupart des charpentiers qui y avaient travaillé s'étaient promis d'assister du haut du pont au moment solennel où la frégate, libre et dégagée de toutes ses entraves, descendrait du chantier et s'emparerait victorieusement des flots. On comprend aisément que Pierre ne fut pas un des derniers à désirer d'être des leurs. Mais on ne manqua pas de lui dire qu'en lançant un vaisseau, on n'était pas toujours sûr que

l'opération se fit sans accident, et qu'au moment où l'avant plongeait violemment dans la mer, celle-ci roulait d'ordinaire en masses énormes sur le pont, ce qui lui donna beaucoup à réfléchir, à lui qui avait une horreur naturelle de l'eau. Le jeune Russe était trop fier pour ne pas craindre de se donner en spectacle à ses compagnons et d'être pour eux un objet de risée si le malheur voulait que, dans l'instant suprême, il montrât de la faiblesse ou de la peur. Aussi, pour essayer d'abord s'il serait capable de supporter courageusement l'épreuve, résolut-il de faire une course en pleine mer, sauf à se décider ensuite sur le parti qu'il prendrait. Il avait appris de la femme Wydeman que son fils Jacques était au service d'un patron pêcheur dans un village voisin, et plusieurs motifs l'engagèrent à s'adresser de préférence à ce jeune homme pour diriger la chaloupe dans laquelle il se promettait de faire son excursion maritime.

La petite embarcation amarrée au rivage, se balançait gaiement sur les flots. Elle était légère comme une coquille et se livrait à tous les caprices de l'eau qui semblait jouer avec elle. Pierre la regarda non sans quelque émotion, et il éprouva une certaine anxiété en comparant cette frêle construction à l'immensité de la mer. Elle portait à l'avant et à l'arrière une sorte de petite cabine, destinée à offrir un refuge, en cas de pluie, à une partie du modeste équipage qui la montait d'ordinaire. Le reste n'était point ponté, et servait à contenir le chargement.

Dans l'absence de son mari, la femme Wydeman avait aidé son fils à porter au rivage les rames et la voile. Quand les rames se trouvèrent disposées dans la barque et que la voile eut été attachée au mât, Pierre éprouva une inquiétude plus grande encore.

— Es-tu bien sûre, demanda-t-il à la femme, que ton fils s'entend à diriger convenablement cette coquille-là, et qu'elle nous ramènera à bon port ?

— N'ayez pas peur, monsieur Pierre, répondit-elle. On navigue plus sûrement dans une barque de cette espèce que dans un vaisseau à trois mâts. Quant à mon Jacques, je vous défie de trouver un marin plus habile dans toute la Hollande. Je ne craindrais pas de me mettre en mer avec lui fût-ce pour aller jusqu'aux Indes.

A cet éloge maternel la modestie de Jacques s'émut, et son visage se couvrit d'une vive rougeur. Il ne dit pas un mot, mais il s'appêta à prouver que sa mère n'avait pas aventuré une syllabe de trop.

Quand ses derniers apprêts furent terminés et qu'il eut donné à la voile et au gouvernail la direction nécessaire, il indiqua à Pierre une place où il pût rester en sûreté. Puis il mit le cap au large. Une brise favorable gonfla bientôt la toile grisâtre du petit bâtiment qui se mit à glisser sur la vague avec la rapidité d'une flèche, en laissant derrière lui un long sillage et en amassant sur sa proue une frange d'écume blanche comme de la mousseline. Mais Pierre ne tarda pas à sentir cet effet extraordinaire que le mouvement du tangage et du roulis produit sur ceux qui n'y sont pas accoutumés et qu'on appelle communément le mal de mer. Il éprouva d'abord un certain malaise dans la poitrine, puis il commença à respirer plus difficilement. De crainte de montrer à Jacques ce qui se passait en lui, il détourna brusquement la tête et ferma les yeux pour échapper au moins à l'éblouissement ou à l'es-

pèce de vertige que donne la vue de l'eau agitée et toujours en mouvement. Il passa quelques minutes dans cet état. Mais il fit si bien, que, grâce à la force de volonté dont il était doué, il sortit victorieusement de cette première épreuve. Alors il se prit à regarder bravement la danse turbulente des flots, et chaque fois qu'à leur aspect il se sentait faiblir de nouveau, il faisait un nouvel effort, grâce auquel il réprimait de rechef le mouvement intérieur qui recommençait à l'agiter. Quand il se sentit bien sûr de lui-même, il se mit à examiner attentivement la position du mât, le jeu de la voile et la fonction du gouvernail, que Jacques dirigeait d'une main ferme et expérimentée. Puis il interrogea son jeune compagnon sur tous les détails de la petite embarcation et sur l'art de diriger un bâtiment. Déjà ils étaient arrivés à la hauteur du village de Saardam qui présentait à leurs yeux un tableau singulièrement animé, et à qui ses centaines de moulins à vent donnaient un aspect des plus pittoresques en découpant sur l'azur de l'horizon les étoiles grises de leurs ailes toutes mises en mouvement. Plusieurs bâtiments en construction se dressaient sur les chantiers; mais ils étaient tous dominés par la belle frégate qui devait être lancée le lendemain, et qui semblait de loin un navire échoué sur la côte. Jacques regarda pendant quelque temps en silence le rivage; car ses yeux s'étaient fixés sur l'endroit où s'élevait la maison paternelle. A la vue du toit sous lequel il était né, il ne put maîtriser son émotion, et demanda à Pierre en poussant un soupir :

— Avez-vous essayé, monsieur Pierre, d'amener mon père à me recevoir en grâce ?

A cette question, le visage du jeune charpentier s'assombrit tout à coup.

— Mon garçon, répondit-il d'un air contrarié, ne parlons pas de cela dans ce moment. En songeant combien le cœur humain est dur parfois, je craindrais de ne pas jouir complètement du spectacle sublime que la bonté de Dieu déroule ici à mes regards.

Et, promenant les yeux sur l'immensité du golfe qui s'étendait du côté du sud-est dans le Zuiderzée, et à l'extrémité duquel la ligne grisâtre de l'eau bordait l'azur du ciel comme un immense ourlet fait au manteau de l'infini, il se perdit en silence dans la contemplation de ce magnifique tableau, où se jouaient les splendeurs du soleil, et qu'animait par intervalles quelque navire ou quelque barque qui cinglait à droite ou à gauche.

Pendant ce temps Jacques, qui regrettait d'avoir excité mal à propos la mauvaise humeur de son compagnon, songeait à réparer sa faute. Ne sachant d'abord comment s'y prendre pour réussir, il s'accrocha au premier lieu commun qui se présentait à son esprit, et dit d'un ton un peu embarrassé :

— Eh bien ! monsieur Pierre, n'est-ce pas un grand plaisir que de voguer sur une mer aussi calme, par un vent aussi agréable et par un temps aussi beau ?

— Tu crois donc, mon pauvre garçon, répliqua Pierre, que je me trouve ici pour le simple plaisir qu'on peut éprouver à courir la mer, et que pour cela j'ai confié ma vie à cette frêle embarcation, ni plus ni moins qu'un cavalier qui s'abandonne de gaieté de cœur aux caprices d'un cheval impossible à dompter ? Ma foi, si, dans le choix de ta profession, tu n'as pas

eu un motif plus noble et plus élevé, je te plains de tout mon cœur, et je me sens presque disposé à me ranger du parti de ton père. Tu n'as donc jamais songé que l'Océan et les mers secondaires qui s'y rattachent forment un lien immense que Dieu lui-même, dans sa sagesse et dans sa bonté infinies, a formé à dessein pour unir dans un ensemble harmonieux les pays de toutes les zones ? Si les mers et la navigation n'existaient pas, les contrées les plus riches de la terre ressembleraient à des trésors enfouis, les habitants d'un sol moins favorisé de la nature ne pourraient trouver leurs aliments, les lumières de la civilisation et les conquêtes du génie de l'homme ne pourraient se propager sur tous les points du globe. Grâce à la navigation et au commerce, les avantages particuliers que certains pays ou certaines régions tirent de leur climat, des produits de leur sol ou de leur situation géographique, deviennent communs au monde entier; le bien-être et la civilisation se répandant sur la terre, et les nations les plus éloignées les unes des autres se mettent en communication entre elles. Sans la navigation et sans le commerce, que serait ton pays, si peuplé aujourd'hui, si riche et si puissant ? Rien qu'une suite de dunes désertes et de terres marécageuses où une poignée d'hommes trouveraient à peine de quoi suffire à leur misérable existence.

Jacques comprit la vérité de ces paroles, et promena un regard pensif sur la nappe immense de la mer. Mais tout à coup il s'aperçut que, dans une zone assez limitée du reste, elle commençait à s'agiter d'une manière tout à fait extraordinaire, sans que le moindre coup de vent se fit sentir, ni que le ciel eût perdu son calme et sa sérénité.

— Tenez-vous bien ferme ! cria-t-il aussitôt à son compagnon d'un air consterné, mais sans cependant perdre ce sang-froid que l'habitude du danger développe si puissamment dans les marins.

En même temps il vira brusquement le gouvernail dans une direction opposée à celle que l'embarcation avait suivie jusqu'alors. Mais, avant que Pierre eût pu se mettre en mesure de se cramponner au bastingage, il alla rouler, comme un paquet, au fond de la nacelle, qui venait de recevoir une secousse effroyable. Il ne savait ce qui était arrivé, et resta quelques secondes comme étourdi. Le premier moment d'effroi étant passé, il se ramassa le mieux qu'il put. Il était trempé jusqu'aux os; car la petite barque avait été sur le point de chavirer, et dans le mouvement qu'elle avait fait elle s'était remplie d'un demi pied d'eau. Étant parvenu à se remettre sur ses jambes, le charpentier regarda avec un étonnement extrême le jeune marin, qui, la drisse de la voile dans la main droite, le gouvernail dans la main gauche, continuait à diriger l'un et l'autre avec un flegme et une présence d'esprit imperturbables, comme s'il n'était rien arrivé. La barquette avait repris son équilibre, quoiqu'elle se balançât encore violemment à droite et à gauche; mais elle se trouvait déjà à une bonne distance de l'endroit où les flots continuaient à se heurter et à jaillir en masses énormes d'écume.

— Mais, sur mon âme, qu'était-ce donc que cela ? demanda Pierre en s'efforçant de cacher le trouble qui l'agitait. Quelque banc de sable peut-être, quelque tourbillon, que sais-je ? Tu ne connais donc pas cette

eau-ci, pour aventurer si follement ta barque dans ces parages? Ma foi, ta mère aurait mieux fait de ren- gainer les éloges qu'elle prodiguait à son fils le marin.

— Ah! monsieur Pierre, répliqua le jeune homme avec le même calme, vous avez raison; cette chose-là est un récif, mais un récif d'autant plus dangereux qu'il peut se déplacer à volonté, et avec une vitesse dont nos barques n'approchent pas. Les marins les plus habiles ne sauraient l'éviter. Regardez bien. Voilà qu'il a disparu. Mais dans un moment peut-être il va recommencer ailleurs son manège. Car, il faut bien vous le dire, ce récif n'est autre chose qu'une petite baleine ou un de ces gros squales qui s'égarerent si fréquemment dans le Zuiderzée. Aussi je pense qu'il est prudent de ne pas s'aventurer plus longtemps dans le voisinage d'un pareil compère, et de retourner à la côte d'où nous sommes partis.

Le jeune charpentier partagea complètement cet avis, et la barque, ayant regagné les eaux de l'Y, remonta le cours du Zaan. Pierre atterrit à Saardam, content de l'épreuve à laquelle il venait de se soumettre, et aguerri contre les craintes que l'épreuve du lendemain pouvait lui faire concevoir: car c'était le lendemain que la frégate devait être lancée à la mer.

CHAPITRE IX.

LE BLESSÉ.

Comme nous l'avons vu, une solennité religieuse avait présidé à la pose de la quille du navire; une solennité du même genre eut lieu au moment où la frégate allait descendre du chantier. Depuis le lever du jour, tous les charpentiers, vêtus de leurs plus beaux habits de fête, se trouvèrent réunis autour du colosse marin. Maître Blondwyk occupait la place d'honneur à la tête de ses ouvriers. Cependant, cette fois, il avait laissé tranquillement dans son étui la fameuse hache garnie d'argent avec laquelle nos lectrices ont déjà fait connaissance, et il avait même négligé de se ceindre du beau tablier de cuir blanc qui était pour lui un insigne indispensable de sa profession de constructeur, mais que ses confrères, un peu envieux de leur nature, traitaient d'enseigne dérisoire. A un signal qu'il donna gravement de la main droite, trois ou quatre de ses hommes montèrent sur le pont du navire; et, peu de secondes après, un fauteuil solidement attaché au bout d'un gros câble descendit jusqu'au pied de la frégate. Blondwyk s'y installa et fut hissé sur le tillac, comme il l'avait été le jour de l'anniversaire de la naissance de Pierre. Son ascension opérée, tous les dignitaires du chantier, excepté les deux principaux chefs de brigade et le doyen Wydeman, le suivirent, mais en montant bravement les hautes échelles qui étaient appliquées au flanc du bâtiment et qu'une bande de musiciens gravit à son tour. Pendant ce temps, les ouvriers qui étaient restés à terre, faisaient leurs derniers apprêts, graissaient les rouleaux sur lesquels la frégate devait glisser, et dégageaient les derniers étançons qui servaient d'appui au navire.

En ce moment, le maître donna un nouveau signal. Aussitôt tous les assistants se découvrirent et, joignant pieusement les mains, se mirent à réciter à

voix basse une prière. Après quoi, maître Blondwyk s'écria :

— Au nom du Père, et du Fils, et du saint Esprit, que ce navire descende heureusement à la mer, qu'il triomphe des tempêtes et des abîmes, qu'il obéisse aux mains qui le dirigeront, et qu'il soit une demeure avantageuse à l'âme et au corps de ceux qu'il recevra dans ses flancs!

— Amen! répondit toute l'assistance comme par une seule bouche.

Tous les yeux étaient fixés sur le maître, qui, après s'être bien assuré que chacun se trouvait à son poste, leva au-dessus de sa tête un petit pavillon aux trois couleurs de la Hollande, qu'il tenait à la main.

Alors, Magelhans coupa d'un coup de hache le seul câble qui retint encore le navire. Au même instant celui-ci s'ébranla et se mit en mouvement, tandis que les musiciens entonnèrent l'air national de leur patrie. Il glissa d'abord lentement sur la pente où il était placé. Puis il alla plus vite et toujours plus vite, accélérant sa marche avec une rapidité effrayante. Quand il fut près de toucher l'eau, tous ceux qui étaient montés sur le tillac agitèrent leur chapeau à grands tours de bras et poussèrent un hurra qu'ils n'eurent pas le temps d'achever; car il plongea brusquement dans les flots, qui inondèrent la moitié du pont et firent refluer pêle mèle les charpentiers et les musiciens vers le gaillard d'arrière. Mais une seconde après, il se redressa fièrement et se balança, pendant quelques minutes, avec majesté sur l'élément dont il venait de prendre possession. Puis enfin, il prit son équilibre et demeura immobile sur les eaux. En même temps, un nouveau hurra éclata sur le navire, qui bientôt se trouva solidement attaché à ses ancres.

La solennité maritime était finie.

Pendant que les charpentiers et les musiciens descendaient les uns après les autres par les échelles de corde dans les chaloupes qui devaient les ramener à terre, Pierre se mit à parcourir en tous sens les divers compartiments de la belle et gracieuse frégate, depuis l'élégant salon du capitaine jusqu'au fond de la cale. Durant cette inspection, il trouva, à chaque pas, un nouveau motif de satisfaction et de contentement, si bien qu'il ne s'aperçut pas qu'il était encore tout ruisselant du flot qui avait déferlé sur lui et sur ses compagnons; et, s'en fût-il aperçu, il n'aurait pas échangé la moindre des gouttes d'eau dont il était couvert contre le plus riche diamant de ces étoiles qui ornent la poitrine des princes. Absorbé comme il l'était dans l'admiration que chaque partie du navire faisait naître en lui, il n'eût pas même songé à retourner à terre, si ses camarades ne l'avaient prévenu qu'il était temps de descendre dans la dernière chaloupe qui s'appêtait à regagner le rivage.

Quand il fut revenu au chantier, il entendit un charpentier dire à un de ses compagnons :

— Ma foi, que veux-tu? le sort l'exige ainsi. Toute construction nouvelle, maison ou vaisseau, réclame une victime. Heureux encore que le pauvre diable n'y ait pas laissé la vie. Ce qu'il y a de pis pour lui, c'est qu'il lui sera impossible de prendre part au régal que nous allons faire. Du reste, il faut bien le dire, il a joué de malheur celui-là aux deux bouts de l'entreprise, au commencement quand ce Russe endiablé lui

ravit l'honneur de frapper les trois coups solennels sur l'arbre de la quille, et à la fin...

— Au nom du ciel, qu'est-il donc arrivé? interrompit Pierre dont la curiosité était excitée au plus haut degré par ce qu'il venait d'entendre.

— Ce qui est arrivé? répliqua le charpentier. C'est que le pauvre Wydeman a été atteint par un des rouleaux sur lesquels la frégate a glissé et qu'il est blessé grièvement. Nous l'avons transporté chez lui dans un état pitoyable, et jusqu'à présent il est resté sans connaissance.

Nous devons dire, à l'honneur du jeune Russe, que dans ce moment il ne se souvenait plus de l'injure que Wydeman lui avait faite. Et, si avant de courir directement à la maison du charpentier, il retourna d'abord à sa cabane, ce ne fut que pour y prendre à la hâte sa trousse et son boîtier. Il trouva son camarade sans connaissance et baignant dans son sang, entre les mains de sa femme qui se lamentait et pleurait à chaudes larmes. Les deux enfants étaient agenouillés auprès du lit où leur père gisait presque inanimé. C'était un spectacle de désespoir et de douleur qui vous eût navré l'âme. Pierre apparut au milieu de cette famille éplorée comme un ange envoyé de Dieu, et il se mit aussitôt à en remplir l'office. Il commença par laver soigneusement le sang des nombreuses blessures que le pauvre Wydeman avait reçues sur tout le côté gauche du corps depuis la tête jusqu'aux pieds. Après qu'il en eut bien étudié le caractère, la profondeur et la gravité, il y appliqua des bandages avec tout l'art que le chirurgien le plus habile aurait pu y mettre. Puis il recommanda le repos le plus absolu au blessé qui avait un instant repris ses sens, et enjoignit à la femme de veiller auprès du malheureux, que la fièvre ne devait pas manquer de saisir. Cette opération terminée et ces prescriptions données, il reprit le chemin de sa cabane; car la nuit était venue dans ces entrefaites. Jamais Pierre n'avait goûté un sommeil plus tranquille que cette nuit-là. Car il s'endormit avec la douce conscience d'avoir religieusement suivi le commandement de son Seigneur et maître divin: « Sois charitable même envers ton ennemi. »

Le lendemain, dès la pointe du jour, il retourna à la maison de Wydeman. Là, il apprit que son pauvre compagnon avait passé une nuit fort agitée et qu'il n'avait cessé de délirer; mais que, pour le moment, il se trouvait dans un état de prostration si complet, que sa femme commençait à craindre qu'il n'en revint pas. Aussitôt il consulta d'une main expérimentée le pouls du malade, enleva les bandages, examina l'état des blessures, y appliqua des onguents rafraîchissants et lénitifs, et remit tout l'appareil en place, après quoi il rassura la femme désespérée. Pendant tout le temps que l'opération avait duré, les deux enfants ne l'avaient pas quitté des yeux, comme s'ils eussent cherché à lire dans ses mouvements, dans ses regards et sur ses lèvres, ce qu'ils avaient à espérer ou à craindre. Ils ne respirèrent qu'après l'avoir entendu dire que l'état du blessé ne devait inspirer aucune appréhension. Comme il allait se retirer, le petit Willem l'accompagna jusqu'à la porte et lui demanda à voix basse :

— Monsieur Pierre, ne me permettriez-vous pas d'appeler mon frère Jacques? Car, songez-y, si notre

bon père mourait sans l'avoir vu, quel désespoir le pauvre garçon en aurait toute sa vie!

— Mon enfant, aussi longtemps que le malade sera privé de connaissance, rien ne s'oppose à ce que Jacques vienne ici, répondit Pierre. Cependant, dès que ton père reviendra à lui, il faudra que ton frère s'en aille, pour ne réparaître que lorsqu'il sera bien sûr de ne causer aucune fâcheuse émotion au blessé.

Pendant plusieurs jours la vie de Wydeman se trouva en danger, malgré les assurances que le jeune charpentier ne cessait de donner à la famille. Il ne connaissait plus personne, et, dans le délire qui ne le quittait pas, il parlait constamment de tout ce qui l'avait préoccupé depuis trois ou quatre mois. La scène qui avait eu lieu lors de la pose de la quille, l'agression dont il avait été l'objet de la part de Pierre, le soufflet qu'il lui avait appliqué à son tour, les épisodes de la fameuse journée où la frégate avait été lancée à l'eau, tous ces souvenirs lui revenaient sans cesse à l'esprit et se mêlaient sur ses lèvres en récits incohérents et bizarres. Surtout il revenait fréquemment et avec colère sur la mésintelligence qui régnait entre lui et son fils. Durant tout ce temps, et le jour et la nuit, Jacques veilla pieusement auprès du chevet de son père. Avec quelle joie le pauvre garçon s'acquitta de ce doux devoir! Mais aussi que de chagrin, et de remords peut-être, chaque fois qu'il entendait sortir son nom de la bouche du blessé! Il lui semblait que c'étaient autant de coups de couteau qui lui traversaient le cœur.

Cependant l'énergique nature de Wydeman et les soins assidus de Pierre, finirent par triompher de la maladie. Le brave homme redevint par degrés plus calme et tomba dans un sommeil profond et réparateur, dont il se réveilla ayant retrouvé complètement sa connaissance. Au moment où il rouvrit les yeux, il vit entrer Pierre, et le salua avec un sourire doux et amical, mais sans pouvoir lui adresser la moindre parole, tant il se trouvait affaibli. Il lui tendit aussi la main droite, non sans faire toutefois un grand effort. Au même instant Jacques s'écarta du chevet de son père, sans que celui-ci l'eût aperçu, et il sortit de la maison, le cœur navré; car sa mère venait de demander doucement au malade s'il permettait que son fils vint un moment auprès de lui, et il avait répondu par un signe de tête qu'il ne voulait pas. Ce signe obstiné et le départ de son enfant firent rouler une larme sur chacune des joues de la pauvre femme, qui allait éclater en sanglots, lorsque Pierre, posant discrètement un doigt sur la bouche et lançant à la ménagère un coup d'œil significatif, lui fit comprendre que le moment n'était pas venu d'aborder la question que son amour maternel lui avait si imprudemment inspiré de brusquer. Il comptait sur le hasard, ou plutôt sur la Providence, pour trouver une occasion d'amener Wydeman à pardonner à son fils.

Quelques jours plus tard il crut le moment favorable. En effet, en entrant un matin dans la chambre du malade, il le trouva sur son séant dans le lit, autour duquel les enfants et la femme étaient groupés tout joyeux de le voir entièrement hors de danger et causant gaiement avec lui. Comme Pierre s'approchait du chevet, Wydeman lui dit :

— Frère, j'ai contracté envers toi une grande dette. Mais, vois-tu, j'ai le malheur d'avoir la tête

trop près du bonnet. Aussi j'en ai été puni comme il faut. Tu le sais, toi dont la générosité m'a complètement vaincu. Or, tu n'es pas homme à laisser ton œuvre inachevée. Maintenant que le corps est à peu près guéri, je sens qu'il faut que l'âme le soit aussi. Pour cela, j'ai besoin que tu me pardonnes si je t'ai méconnu et si parfois j'ai été injuste à ton égard. Cette grâce, tu ne me la refuseras pas.

— Mon brave ami, répondit Pierre, ne rappelons point les choses passées. Elles sont oubliées depuis longtemps. Songeons seulement que le mal renferme souvent un bien, et efforçons-nous de maîtriser nos emportements, car la colère nous pousse souvent à agir contrairement à la justice, et elle entraîne toujours après elle d'amers regrets. La charité est la première vertu du chrétien, et l'oubli des injures son premier devoir. A cette occasion, je me permettrai de te demander si tu as quelque fois réfléchi à cela ?

Le charpentier ne comprenait pas où son jeune camarade avait l'intention d'en venir, et il le regarda avec de grands yeux qui semblaient vouloir dire :

— Qu'est-ce que cela signifie ?

— Écoute-moi, reprit le jeune homme. Comme il faut aimer son prochain et lui pardonner, je te rappellerai qu'il y a au monde quelqu'un qui te tient de plus près que les autres hommes et avec qui tu vis en inimitié. Crois-tu que cela puisse être agréable au Dieu que tu confesses et qui est la charité même ? As-tu oublié ton fils aîné ?

— Frère ! exclama Wydeman, ne trouble pas ce moment si doux, en me rappelant le souvenir d'un enfant qui n'existe plus pour moi. Car lui, a-t-il eu quelque souci de son père pendant que j'étais entre la vie et la mort ?

— Sans doute, répliqua Pierre avec vivacité. Le pauvre garçon n'a quitté ton chevet ni la nuit ni le jour pendant tout le temps que tu as été en danger. Il était là immobile, épiant tes moindres mouvements, souffrant de tout ce que tu souffrais, et il n'a quitté la maison qu'au moment où par un signe de tête tu répondis à ta femme que tu ne voulais pas le voir.

— Mon cher Pierre, repartit le malade, tu oublies que, si j'ai des torts envers toi, c'est mon fils qui en a envers moi. Un enfant doit obéir à son père, et ce n'est pas au père à céder à son enfant.

— Certainement, tu es en droit d'exiger que ton fils t'obéisse en tout ce qui est raisonnable, répondit le jeune charpentier. Mais n'est-ce pas abuser de ton droit que de vouloir le forcer à embrasser une profession pour laquelle il se sent une répugnance invincible, et que tu n'as aucune raison plausible pour lui imposer ? Examine-toi bien, et tu verras que c'est par pur entêtement que tu prétends subordonner à un caprice le bonheur de ton enfant. D'ailleurs, Jacques est un excellent cœur, un garçon laborieux, rangé, estimé de son patron qui ne peut assez se louer de lui. Qu'as-tu donc à lui reprocher ?

— Ce que j'ai à lui reprocher ? dit le père en s'animant de plus en plus, c'est qu'étant charpentier, je veux qu'il prenne ma profession. Le marin est exposé à bien trop de dangers.

— Wydeman ! Wydeman ! s'écria Pierre en hochant la tête. Chaque profession a ses plaisirs et ses déboires. N'en es-tu pas la preuve toi-même ? Le bon Dieu prescrit à chacun sa destination et sa fin ; personne n'é-

chappe à la mort qui atteint l'un sur la mer, l'autre dans son lit. Mais, mon bon camarade, sans vouloir me vanter, je crois me souvenir que tu m'as avoué tantôt que tu es mon débiteur pour le service que je t'ai rendu en te sauvant la vie. Eh bien, je te demande un service à mon tour, c'est que tu pardonnes à ton fils.

La femme et les deux enfants se joignirent à Pierre pour émouvoir le cœur de Wydeman. Mais toutes leurs supplications restèrent sans résultat, et son obstination résista à toutes leurs prières.

— Mon cher Pierre, répondit-il, j'ai donné ma parole que, si nos hauts et puissants seigneurs les États généraux eux-mêmes me demandaient de pardonner à ce garçon, je leur dirais : Non. Tu es un cœur noble et généreux, et en sus je te dois une grande reconnaissance ! Mais cependant tu n'es qu'un simple charpentier, et tu dois comprendre que je ne puis t'accorder ce que je leur refuserais à eux.

— Comme tu le refuserais à Dieu lui-même, n'est-ce pas ? exclama Pierre en fronçant les sourcils, à ce Dieu qui a dit : « Ne laissez pas se coucher le soleil sur votre colère ? »

— De la colère, je n'en ai point contre ce garçon, répliqua le charpentier. Seulement je ne veux plus qu'il paraisse devant mes yeux.

— Ah ! mon ami, mon ami, tu es encore bien loin du royaume de Dieu, fit le jeune homme d'un ton moitié fâché moitié triste.

Et il quitta l'inflexible Wydeman.

CHAPITRE X.

LA DÉNONCIATION.

Il s'était passé plusieurs jours depuis que Pierre avait essayé de vaincre l'obstination du père de Jacques. Un soir, comme il revenait de son travail et qu'il regagnait sa cabane, il trouva sur le seuil de la porte un petit homme vêtu de noir, pourvu d'une figure qui ne ressemblait pas mal à un morceau de parchemin, et coiffé d'une énorme perruque de crin dont les boucles lui inondaient les épaules. Il aperçut en même temps deux bandes de papier collées sur les montants de la porte, et unies entre elles au moyen d'un cordon dont chaque extrémité était scellée d'un grand cachet de cire rouge. Sans s'inquiéter de ce que signifiaient ces papiers, ce cordon et ces cachets, il tira de sa poche la clé de sa demeure et se disposa à la glisser dans le trou de la serrure, quand le petit homme noir lui arrêta tout à coup le bras en lui disant d'un ton impérieux :

— Halte-là ! qui sommes-nous ?

Pierre mesura des yeux l'indiscret questionneur depuis la tête jusqu'aux pieds. Il fronça le sourcil, et les poings commençaient à lui démanger ; mais bientôt sa figure se dérida, et il poussa un grand éclat de rire.

— Ainsi donc, lui répondit-il en badinant, tu désires savoir qui tu es ? Ma foi, cela ne me semble pas bien difficile à dire. J'estime que tu es une tête à perruque posée sur un gros bouchon noirci. Voilà.

A cette réponse injurieuse, le petit homme noir se mit à bondir de colère.

— Grossier coquin ! s'écria-t-il, tu oses répondre

de cette façon à un officier de nos hauts et puissants seigneurs les États généraux, à un clerc du grand bailli de Hollande? Tu es donc aveugle pour ne pas voir le sceau que je viens d'appliquer ici, et pour ne pas y reconnaître celui de l'illustre république, ce sceau qu'il n'est permis à aucun mortel de violer impunément? Arrière! arrière! te dis-je; sinon, je te le promets, tu sentiras combien pèse le bras de la justice.

A ces paroles, la moutarde monta au nez du jeune homme. Il ne lui fallut qu'un tour de bras et une seconde de temps pour faire pirouetter le petit bonhomme sur lui-même et rouler à dix pas de là. Il lui fallut moins de temps encore pour ouvrir la porte de sa cabane, et faire sauter les cachets et le cordon. Pendant cette dernière opération, l'homme officiel s'était relevé, un peu étourdi de sa chute, et il avait déguerpi, mais pour aller chercher main forte.

Pierre était assis à sa table et s'était remis tranquillement à écrire, quand tout à coup il entendit sa porte s'ouvrir et vit apparaître, à la tête d'une nombreuse escorte, un autre personnage également vêtu de noir et coiffé d'une perruque poudrée, lequel tenait sous le bras gauche un petit chapeau à trois cornes et à la main droite un énorme rouleau de papier. En fixant de grands yeux sur le jeune charpentier qui n'avait pas quitté son siège, l'inconnu lui demanda d'une voix magistrale :

— Est-ce toi l'audacieux qui s'est permis de porter la main sur le sceau de la république?

— Et toi, répliqua Pierre en se levant et sans lui laisser le temps d'ajouter une syllabe, serais-tu par hasard le drôle qui s'est avisé de faire maculer de cire les deux montants de ma porte et de me barrer l'entrée de ma maison? Après cela, je te trouve bien osé de te présenter encore devant moi.

Le grand bailli recula de trois pas, en voyant son interlocuteur mettre la main au manche de sa cognée. Puis, s'adressant à un des personnages qui l'accompagnaient :

— Sur mon âme, murmura-t-il à voix basse, ce Moscovite doit être un véritable sauvage. Ce barbare, ce malotru ne se permet-il pas de me tutoyer, moi le grand bailli de Hollande? Quelle audace inouïe!

— Monsieur le grand bailli, répartit Blondwyk (car c'est à lui que le dignitaire de la république s'était adressé), ne faites pas attention à cela. Il m'a bien tutoyé, moi qui suis son maître. Dieu me pardonne, il est capable de tutoyer nos hauts et puissants seigneurs les États généraux eux-mêmes.

— Et puis, c'est un gaillard avec lequel il ne faut pas badiner, ajouta Magelhans, car il a un bras capable de démolir un homme d'un seul coup.

Au moment où Pierre s'était armé de sa cognée, le bailli avait jugé prudent de se retirer jusqu'en dedans du seuil de la maison, et la porte s'était refermée immédiatement après. Le représentant de la justice se trouvait donc refoulé dans la rue, et il lui était impossible d'instrumenter. Il fallait absolument que la porte fût rouverte pour qu'il pût accomplir sa mission et soumettre le jeune charpentier à un interrogatoire en règle. Aussi s'adressa-t-il aux sergents qui l'accompagnaient, et, leur montrant la porte close :

— Enfoncez-moi cela, leur dit-il, et faites au nom de la loi et de la justice.

— Prenez garde, monsieur le bailli, s'écria en ce moment un charpentier qui faisait partie des témoins de cette scène. Prenez garde, Pierre est un garçon doux comme un mouton et on en fait ce que l'on veut, pourvu qu'on procède envers lui avec douceur. Mais c'est un vrai lion quand on emploie contre lui la force et la violence.

— Hum! hum! grommela en lui-même le bailli vaincu par ce sage avertissement. Il pourrait bien avoir raison, ce brave homme. Du reste, le triomphe de la bonne cause n'y perdra rien si nous agissons avec plus de modération et que nous mettions quelques procédés honnêtes à traiter avec ce barbare.

A ces mots, il écarta les sergents qui allaient se mettre en devoir de briser la porte, et, posant un pied sur le seuil de la cabane, il se mit à crier à haute voix :

— Monsieur Pierre, mon cher monsieur Pierre, écoutez donc un instant; j'ai quelque chose à vous demander. Quoique vous soyez Russe, vous devez savoir qu'on doit respect et soumission à l'autorité du pays où l'on se trouve. Je ne sais pas précisément si dans votre pays on a une idée de ce que c'est que l'autorité; mais je le suppose pour votre propre honneur et pour celui de la Russie.

Aussitôt Pierre rouvrit la porte, et regardant le bailli dans le blanc des yeux :

— En supposant cela, tu ne te trompes point, mon ami.

— Or, comme je suis un haut représentant de l'autorité publique en Hollande, reprit le bailli, j'espère que vous voudrez bien avoir pour moi la considération à laquelle j'ai droit.

— Eh bien, voyons, que désires-tu? demanda le jeune homme avec une douceur qui contrastait singulièrement avec la rudesse de langage dont l'accent avait si considérablement diminué le courage du bailli.

— D'abord, répartit l'officier public, je suis venu mettre les scellés sur votre maison, parce que je suis chargé de faire une perquisition dans vos papiers. Ensuite, la deuxième partie de ma mission a pour objet de vous interroger sur plusieurs plaintes qui ont été produites contre vous.

— Le premier point, je le refuse net; quant au second, j'y consens, répliqua Pierre d'une voix ferme et décidée.

A cette réponse catégorique, le bailli demeura un moment abasourdi, et jeta à ses sergents un regard significatif, que cependant ils ne comprirent point. Comme aucun d'eux ne faisait mine de bouger, il déroula le papier qu'il tenait à la main, le parcourut des yeux; et, s'adressant à Pierre :

— Primo, vous êtes accusé de recevoir fréquemment la visite de personnages étrangers et suspects, qui ne viennent jamais chez vous qu'à la nuit close. En outre, ces personnages, circonstance aggravante, ont toujours soin de s'envelopper dans de larges manteaux et de se cacher la moitié du visage.

— Et pourquoi ces gens te paraissent-ils suspects? demanda Pierre avec un sang-froid extrême. Parce qu'ils sont étrangers? Parce qu'ils viennent le soir et qu'ils portent de grands manteaux? Parbleu! si toi et tes compagnons vous êtes des étrangers pour moi, il est tout simple que mes visiteurs soient des étrangers pour toi, et que je le sois moi-même. Quant aux

visites qui me viennent le soir, voudrais-tu par hasard que je les reçusse le jour, alors que mon travail me réclame au chantier ? Finalement, pour ce qui est des énormes manteaux dont on se plaint, aie la bonté de me dire s'il existe une loi en Hollande qui en prescrive les dimensions ?

— Ma foi, voilà un drôle de corps, murmura le bailli à l'oreille de son clerc stupéfait.

Puis il reprit :

— Monsieur Pierre, vous avez coutume de donner de temps en temps des régals un peu splendides à vos camarades, d'abandonner chaque semaine votre salaire

à la famille Wydeman, et de faire, en outre, des dépenses considérables. D'où tirez-vous tout cet argent ?

— Jamais de ma vie, répondit Pierre, je n'ai entendu dire qu'on ait le droit de reprocher à un homme la pratique de la charité. Te serait-il plus agréable que je gardasse mes roubles dans ma bourse, et que je n'en laissasse pas une partie dans ton pays ?

Ici le bailli toussa trois fois ; mais ce fut simplement pour se donner une contenance, car il reprit, un moment après, sa liste d'accusation.

(La suite au prochain numéro.)

COURRIER DE PARIS.

L'événement de la semaine a été l'expatriation du *Trouvère*, qui vient d'émigrer de la rue Ventadour à la rue Lepelletier, et s'est fait naturaliser citoyen du Grand-Opéra sous le non francisé du *Trouvère*. Le chef-d'œuvre du maître à la mode, exécuté par l'élite de la troupe de l'Académie impériale de musique, monté avec un luxe fabuleux, rehaussé de toutes les pompes de la mise en scène et enrichi, de plus, d'un ballet soudé tant bien que mal au premier acte, a naturellement obtenu la réception la plus brillante. Chanteurs, danseurs, orchestre, chœurs, corps de ballet, machinistes, tout le monde a fait vaillamment son devoir, et M. Royer a pu dire, après la bataille, à tout son personnel lyrique et chorégraphique :

« Soldats, je suis content de vous. »

Toutefois, il faut bien le dire, les honneurs de la représentation, même à côté de madame Borghi-Mamo, ont été pour une toute jeune et toute modeste débutante, presque inconnue la veille, aujourd'hui parvenue au rang des étoiles, madame Deligne-Lauters, qui faisait partie il y a quelques mois de la troupe du théâtre Lyrique.

Madame Lauters est une jeune belge, élève couronnée, je crois, au Conservatoire de Bruxelles, et qui comptait mélancoliquement les pauses dans son humble retraite de Saint-Mandé, faute d'un engagement acceptable. Un beau jour Verdi, en quête d'une interprète pour son rôle d'Éléonore, après avoir vainement exploré tous les théâtres d'Italie, de France et de Navarre, se décide, sur la recommandation d'un confrère, à essayer de ce talent inconnu. Il l'écoute, l'applaudit, l'encourage, la fait engager aux appointements de 4,000 francs par mois. Le *Trouvère* est joué, madame Lauters paraît, chante, va aux nues. Le soir même la direction la porte en triomphe, et double d'un trait de plume le chiffre de son engagement. *Sic itur ad astra*.

Le théâtre Italien se dédommage de la concurrence que l'Opéra lui fait sur ses propres domaines, en montant une nouvelle œuvre de Verdi, *Rigoletto*, dont le livret n'est, comme chacun sait, autre chose que le drame du *Roi s'amuse*, mal déguisé par un faux nez. L'impression produite par *Rigoletto* a été généralement bonne, bien qu'en somme on puisse reprocher au maestro une certaine sobriété de mélodie, d'ailleurs triomphalement rachetée par le plus admirable quatuor qu'on ait entendu au théâtre. Mario et madame Frezzolini ont dignement soutenu l'honneur du drapeau.

A deux pas du théâtre Italien, il existe une charmante bonbonnière, toute rutilante d'or et de fleurs, où l'on chante ni plus ni moins que chez le voisin, avec moins d'ampleur et d'orchestre, sans doute, mais avec plus d'en-

train et de gaieté. Ce petit théâtre doré sur tranche s'appelle les *Bouffes-Parisiens*. Il a pour fournisseur principal son propre directeur Jacques Offenbach. C'est là, dans ce joli nid musical, que s'est réfugié, sous le nom nouveau d'opérette, ce vieux genre, vraiment français, qui s'appelait jadis la comédie ou ariettes, d'où naquit l'opéra comique.

Les Bouffes-Parisiens comptent, dans leur riche écrin musical, quantité de petits bijoux popularisés par les concerts, les vaudevilles et, le dirai-je ? par les orgues de Barbarie. C'est aux Bouffes-Parisiens qu'ont pris naissance les *Deux aveugles*, *Ba-ta-clan*, *Tromb-al-cazar*, le *Violon*, les *Deux vieilles gardes*, la *Rose de Saint-Flour*, le *Financier et le Savetier*, et vingt autres chefs-d'œuvre du genre qui défraient, à l'heure qu'il est, le répertoire chantant de nos petits théâtres.

Allez donc entendre le dernier né de ces opéras comiques en miniature, les *Trois baisers du diable*, où le talent d'Offenbach se révèle sous une face tout à fait nouvelle, et je vous jure que vous ne vous en repentirez pas.

Quittons le théâtre pour le monde.

On ne parle à Paris que de l'alliance de M. le comte de Morny, et des magnificences déployées par le noble époux. On sait que M. de Morny se marie avec la fille du prince de Trobetskoï. La fiancée est pauvre, dit-on, mais elle apporte en dote une éclatante beauté et l'un des premiers noms de l'aristocratie moscovite. D'ailleurs, M. de Morny est assez riche par lui-même pour pouvoir se permettre de ne consulter que son goût et son cœur. La corbeille nuptiale suffit pour prouver que le futur est en état de porter à lui seul les charges de la communauté : elle contient, à en croire la rumeur publique, pour plus de deux millions de diamants. N'est-ce pas là un vrai mariage des *Mille et une nuits* ?

A propos des *Mille et une nuits*, on annonce l'apparition, dans le monde parisien, d'un prince qui nous arrive en droite ligne de la patrie de Shérazade. Ce compatriote d'Aladin et du poète Saadi, ce représentant du vieil et mystérieux Orient, s'appelle Feruk-Khan. Si l'on en croit les bruits répandus sur ce satrape des temps modernes, il réalise dans sa personne, dans son costume, dans son train, dans son langage, dans sa magnificence, le type de ces héros fantastiques qu'on croyait jusqu'à ce jour éclos de l'imagination des conteurs orientaux. Il est imposant comme un prophète, resplendissant comme une idole, galant comme un abencerrage, et prodigue comme un nabab. N'est-ce pas trois fois plus qu'il n'en faut pour devenir le lion de la saison ?

A. DE BRAGELONNE.

Ad. GOUBAUD, directeur-gérant.